

## Mon petit coquelicot

Je m'appelle Naël. J'ai huit ans et demi, presque neuf. Un jour, au printemps, j'ai quitté mon pays avec ma maman pour fuir les bombes. Papa est resté au village, il ne pouvait pas partir avec nous. « Je dois me battre pour notre pays, je n'ai pas le choix. Et puis, de toute façon ... Si ça se trouve, on ne sera même pas acceptés là-bas, tu comprends ? Alors autant mettre toutes les chances de ton côté ! ».

Quand on est arrivés là où les gens sont gentils, maman m'a dit qu'on devait chercher des papiers. Je ne sais pas de quelle couleur ni de quelle forme ils devaient être, mais on a dormi dans un grand bâtiment avec d'autres familles qui cherchaient aussi leurs papiers. Parfois je m'ennuyais alors je regardais les gens passer dans la rue. Quand ils me voyaient, j'en entendais parfois qui disaient tout bas « Vermine ! », mais je suis sûr qu'ils ne le pensaient pas vraiment.

Aujourd'hui des adultes un peu effrayants sont arrivés pour parler à maman. Elle a commencé à pleurer puis elle s'est mise très en colère. Je n'aime pas la voir comme ça moi, alors je suis allé jouer. Puis une policière est venue près de moi. Elle m'a dit que ma maman allait retourner près de mon papa et que moi j'allais aller dans un centre et qu'on allait bien s'occuper de moi. Elle était gentille la madame, elle m'a aidé à faire ma valise.

J'étais un peu triste, parce que ça ne faisait pas longtemps qu'on était là, mais je n'ai rien dit. Puis maman m'a serré fort dans ses bras. Elle m'a dit qu'on n'avait pas le choix, et moi je lui ai dit que je l'aimais fort. C'est vrai, je l'aime fort, ma maman. Les policiers nous ont emmenés, chacun dans une voiture. J'ai regardé maman qui pleurait s'éloigner en me faisant signe. Pourquoi est-ce qu'on a dû partir ?

Je vais aller dans un beau bâtiment, comme un château qu'on m'a dit, et je dormirai avec des copains dans un dortoir. Un dortoir, c'est une sorte de toute grande chambre avec plein de lits bien rangés. C'est la madame qui m'a expliqué.

\*

Alors que le soleil commençait à décliner à l'horizon, Igor Kovalevski s'était installé devant son piano, un bloc de papier à musique à la main. Il avait approché son crayon de la feuille, marqué un temps d'hésitation, reposé le bloc. Il avait essayé de jouer quelques notes, s'était ravisé. Il avait fermé les yeux quelques secondes, s'était frotté le visage et avait expiré un bon coup. Il avait repris ses feuilles puis griffonné un peu. Le crayon avait écrit, supprimé et remplacé certains symboles, quelques notes. L'ombre du poignet du compositeur avait vacillé à la faible lueur d'une chandelle tandis que la nuit s'installait. Les feuilles s'étaient retrouvées les unes après les autres au fond de la corbeille, raturées et chiffonnées. Ses paupières avaient alors commencé à décliner. Il avait posé la tête sur le rebord de son piano et s'était endormi.

M. Kovalevski sortit soudain de sa torpeur : Mon rendez-vous ! Toujours à moitié endormi il s'habilla du plus vite qu'il pouvait, regarda sa montre : Midi, déjà ?! Il prit à la volée les quelques partitions étalées sur son piano, enfila le nœud papillon posé non loin de là puis s'aspergea d'une eau de Cologne bon marché et descendit les marches du perron sans plus attendre.

« Bon, Igor, ça ne peut plus continuer comme ça, fit M. Binou. Je te laisse huit semaines, pas une de plus, pour me sortir la sonate que j'attends depuis des mois.

–Veuillez excuser mon retard, Monsieur. J'ai eu quelques imprévus...

–Je ne veux rien savoir ! Dans deux mois, si je n'obtiens pas ce que je veux, je ne te finance plus. C'est tout. Si tu ne te reprends pas très vite en main, c'est la fin pour toi, mon ami. J'ai trop attendu et je t'ai assez payé sans rien recevoir en retour. Dans deux mois, Igor... Dans deux mois, tu es à la rue.

–Très bien, s'exclama alors le compositeur en levant la tête. Très bien. Vous l'aurez, votre sonate.

–Eh bien, voilà une excellente décision, cher ami, sourit alors l'infâme bonhomme avant de se lever pour payer l'addition et partir sans un au revoir ».

M. Kovalevski s'apprêtait à rentrer chez lui, la mine défaite, quand tout-à-coup il s'arrêta, pivota et reprit sa marche en sens inverse. Peu de temps après, il arriva chez Jane, sa grande amie.

« Écoute, Igor... Il faut quand même bien avouer que tu ne sors presque plus de chez toi... Et puis je parie que tu t'en rendais quand même bien compte, que tu n'arrivais plus à composer comme tu l'aurais voulu...

–Ne dis pas ça, voyons ! Je sors, quand même ! Tous les matins pour relever la boîte aux lettres, et puis les samedis de marché aussi...

–Moi, je te conseillerais de faire une pause. Et puis de reprendre à zéro ! L'inspiration va revenir, ne t'en fais pas. Mais il faut que tu te changes les idées, et que tu sois patient ».

Après avoir parlé pendant une bonne partie de l'après-midi, Igor annonça qu'il allait partir.

« Au fait, une dernière petite chose, l'intercepta Jane. J'ai entendu dire qu'ils cherchent des employés pour s'occuper du parc du centre d'accueil pour enfants migrants, tu sais, celui tout près de la gare. Et comme tu as toujours bien aimé jardiner, je me suis dit que ça pourrait peut-être t'intéresser... Surtout maintenant que tu cherches à te changer les idées ! Et puis, ce serait une sécurité financière supplémentaire, au cas où...

–Me changer les idées, me changer les idées, protesta doucement Igor.

–Bon, je te donne quand même l'annonce, au cas où tu changerais d'avis.

–Eh bien, à la prochaine, et merci pour tout, hein, Jane ! ».

Assis dans le bus qui le ramenait chez lui, Igor contemplant le paysage défiler. Pour le poste de jardinier, elle peut toujours rêver... pensa-t-il avant de s'assoupir.

\*

Igor leva la tête vers l'imposant bâtiment. Il prit une grande inspiration puis fit pivoter la robuste porte en chêne et gravit les escaliers à sa droite. Il s'assit au bar de la cafétéria, commanda un café. À plusieurs reprises il voulut se lever pour partir, mais quelque chose en lui l'en empêchait. Il se tourna vers le jardin principal de l'autre côté de la baie vitrée : son regard s'arrêta sur un groupe d'enfants assis en cercle entre les allées du parc recouvertes de feuilles mortes. Il ne fallut pas longtemps au compositeur pour remarquer que l'un d'entre eux avait les sourcils froncés et les lèvres tremblantes et, en faisant encore un peu plus attention, Igor aperçut même quelques larmes étinceler au coin de ses yeux cernés puis ruisseler sur ses joues parsemées de taches de rousseur. Les enfants qui l'entouraient le consolait doucement mais ne paraissaient pas rassurés pour autant. L'atmosphère lourde était palpable bien au-delà de la vitre. « C'est son premier jour ici », lui dit le barman. A cet instant, une pensée s'insinua dans l'esprit d'Igor et ne le quitta plus : Quels pauvres enfants.

C'est ainsi qu'il revint les jours suivants, habillé de vieux vêtements et de grandes bottes, plus déterminé que jamais. Le Centre pour Enfants Migrants, ainsi s'appelait le foyer qui accueillait des enfants réfugiés de guerre. Les médias évitaient d'en parler, Igor le savait bien. Par peur, par pudeur ? Par honte ?

« Le gouvernement ne s'en occupait pas, expliquait la fondatrice du centre lors d'une interview pour un petit journal. Ces enfants ne sont pas reconnus des politiques et n'étaient pris en charge par personne. Il fallait faire quelque chose. »

\*

C'était une belle journée d'automne, l'air était frais et le ciel tacheté de nuages blancs. Depuis une semaine, le compositeur rentrait chez lui motivé mais fatigué par ces longues journées passées à l'extérieur.

Ce jour-là Igor travaillait à tailler les haies entourant le centre lorsqu'un enfant vint vers lui. C'était le garçon qui pleurait dans le parc l'autre jour.

« Bonjour. Est-ce que c'est du blé, ça ? »

Igor s'arrêta de couper l'arbuste, baissa les yeux vers l'enfant et s'agenouilla.

« Oh ça, mon bonhomme, ce n'est pas du blé. C'est une mauvaise herbe.

–Ah bon, s'étonna l'enfant, mais elle n'a rien fait de mal !

–Non, bien sûr que non. Seulement, elle n'est pas très appréciée.

–Pourtant cette plante ressemble à du blé, tu ne trouves pas ?

–Oui, c'est vrai, mais le blé est comestible, et c'est une céréale très nourrissante. Cette plante-ci, elle, n'est d'aucune utilité.

–Mais peut-être qu'elle sent très bon ou qu'elle peut guérir des maladies ! Et puis les fleurs ne sont pas comestibles non plus, et pourtant on ne dit pas que ce sont des mauvaises herbes ».

M. Kovalevski eut du mal à trouver quoi répondre à l'enfant.

« Tu sais, commença-t-il en cherchant ses mots, l'homme a parfois un comportement bizarre. Il aime les fleurs... Il les aime car il les trouve belles.

–Donc une plante qui n'est ni utile ni belle est une mauvaise herbe ?

–Oui, c'est à peu près cela ».

Il glissa sa petite main dans celle d'Igor.

« Comment t'appelles-tu ? s'enquit le compositeur.

–Naël ».

Puis, après être resté silencieux quelques instants :

« Mais tu sais, moi, je trouve ça triste. Les mauvaises herbes, elles ne doivent pas avoir facile. Tu ne crois pas ? »

Igor acquiesça.

« Et elles sont obligées de se cacher. Parce qu'on pense qu'elles sont mauvaises. Pourtant ce n'est pas leur faute, elles n'y peuvent rien. Ce sont des plantes comme les autres. Si les gens les connaissaient vraiment, s'ils apprenaient leur histoire, je suis sûr qu'elles trouveraient leur place, comme les fleurs et le blé ».

Il lâcha alors la main d'Igor et partit en gambadant, mais le compositeur, lui, resta immobile. Naël avait éclairé un sujet important, grave, qui restait trop souvent dans l'ombre. Un sujet bien plus vaste qu'une simple histoire de plantes.

\*

Le compositeur se promenait dans le centre lorsqu'il remarqua, dissimulée derrière une plante, une petite porte qui paraissait être fermée depuis longtemps. Igor fit glisser la plante sur le côté, ouvrit la porte et, une fois ses yeux habitués à la pénombre, balaya la pièce du regard. Au centre se dressait l'imposante silhouette d'un piano à queue recouvert d'un drap blanc. Igor hésita encore quelques secondes puis se dirigea vers le mur à sa droite, tira sur les lourdes tentures et ouvrit la fenêtre. Un courant d'air frais s'engouffra aussitôt à travers la pièce dans un tourbillon de poussière. Il se tourna alors vers le piano, souleva le drap puis s'assit sur le tabouret. Et il se mit à jouer. Il se laissa emporter par la musique tandis que tout en lui se réveillait. Soudain, la petite porte tourna sur ses gonds rouillés. L'homme s'arrêta immédiatement de jouer et releva la tête ; ce n'était que Naël qui le fixait, ébahi. L'enfant entra et s'assit sur une chaise. Igor recommença à jouer et ils restèrent longtemps ainsi, unis par la mélodie.

Les jours qui suivirent, ils se rejoignirent aussi. Ils écoutaient le piano et ne disaient presque rien : la musique parlait pour eux. Puis Igor apprit à Naël à jouer, quelques notes au début, puis de petits morceaux. Ils jouaient ensemble, s'écoutaient et parfois même ils riaient. Igor se dit qu'au fond, c'était ça, la musique : donner sans rien attendre en retour et en être heureux.

\*

Puis un jour Igor ne se rendit pas à la petite salle. Il avait besoin de parler à Jane mais tomba sur sa messagerie.

« Salut Jane, c'est Igor. Tu dois sûrement être en ville, je te rappellerai plus tard. Je voulais juste te parler un peu... En fait, je me demandais comment les grands compositeurs faisaient pour composer comme ils l'ont fait. Et puis, il y a tellement de morceaux déjà existants, d'artistes, de notes... Que suis-je, moi, au beau milieu de tout ça ? Presque rien. Et puis, à quoi cela servirait-il que je compose des morceaux quand il y en a déjà tant qui existent dans le monde ? Quand personne n'en a envie ni besoin ? Bon, je vais aller travailler. Tu peux m'appeler quand tu es libre ».

–Moi, j'en ai envie, dit Naël qui était apparu derrière Igor. Et tu en as besoin, toi. Peut-être que les autres n'écouteront pas tes morceaux, mais on s'en moque. Si tu aimes ça, c'est ce qui compte. Et puis c'est magique quand tu joues !

Et il repartit avant qu'Igor ait trouvé quoi répondre.

« Tu sais, dit Jane en observant les pièces sur la table, j'ai réfléchi à ce que tu m'as dit l'autre jour. Les deux amis essayaient d'assembler un nouveau puzzle trouvé en ville.

–Je me disais... ne me prends pas pour une folle, mais je me disais que le monde de la musique, c'était un peu comme un grand puzzle.

–Un puzzle ?

–Eh bien oui. Je t'explique : tous les compositeurs qui ont existé ont déposé leur pièce. Il y en a des plus petites que d'autres et elles sont toutes différentes, de formes et couleurs variantes, et on peut déjà deviner les contours de l'image, grâce à tous ceux qui nous ont précédés ».

« C'est vrai, tu n'es pas la seule pièce de ce puzzle. Et, bien sûr, il y en a des plus grandes que toi. Mais ce n'est pas pour ça que tu ne fais pas partie du tableau ! Et ce serait dommage de ne pas la déposer pour faire avancer les choses, car alors il y aurait une partie manquante supplémentaire ! Je trouve que ce serait même un peu égoïste, de ne pas mettre ton talent au profil des autres. Tu ne crois pas ? ».

\*

Naël était assis sur une balançoire au fond du parc. Igor le rejoint et se mit à se balancer.

L'enfant se tourna vers lui :

« Quand ma maman est partie avec les policiers pour retourner dans notre pays, elle m'a donné une broche avec un coquelicot.

Il la sortit pour l'examiner.

–Pourquoi ? dit-il en relevant la tête. Un coquelicot, c'est une mauvaise herbe. Personne n'aime les mauvaises herbes. Je suis une mauvaise herbe, dis ?

–Bien sûr que non, tu n'es pas une mauvaise herbe ! Et puis les coquelicots non plus ne sont pas des mauvaises herbes : ce sont des fleurs. Discrètes mais belles quand on sait la regarder. De toute façon, tout dépend de la façon de voir les choses : pour certaines personnes, aucune plante n'est une mauvaise herbe. C'est un principe, si tu veux : c'est à partir du moment où tu considères que des plantes peuvent être mauvaises que les mauvaises herbes existent. Tu vois ce champ rouge, là-dérrière ? C'est un champ de coquelicots. Le fermier a condamné une partie entière de ses terrains pour leur permettre de s'installer ! Parce qu'il sait, lui. Il sait bien qu'au fond, le coquelicot, ce n'est pas une mauvaise herbe ».

\*

Un peu plus tard dans le mois, le centre organisa un goûter de sensibilisation. La salle trouvée par Igor et Naël avait été ouverte aux visiteurs pour l'occasion. Au cours de la soirée, le compositeur se leva pour se diriger vers le piano puis salua l'assemblée et toussota avant de prendre la parole :

« Il y a quelques semaines, j'ai rencontré un peu par hasard le petit garçon le plus courageux que j'aie jamais vu. Il m'a ouvert les yeux sur le monde, sur *son* monde. Tu m'as sauvé, Naël. Une amie m'a dit un jour que la musique était comme un grand puzzle. Eh bien, je pense que la vie aussi. Et la vie sans toi serait comme un puzzle où il manque une pièce, qu'on ne peut plus utiliser. Qui n'a plus aucun intérêt. Naël, tu es mon rayon de soleil, tu es la preuve vivante qu'une personne sans statut reconnu n'est pas sans âme et a sa personnalité, ses rêves, ses projets. Qu'une personne qui n'a rien donné quand même tout, sourit à qui sait la regarder, continue d'avancer ».

« Je devais composer une sonate, eh bien je pense que ça y est. Je l'ai, ma sonate ! Je vais te la jouer ».

Dès que le morceau commença, la pièce entière résonna du chant révolté du piano. Jamais Igor n'avait joué ainsi, jamais il ne s'était tant emporté. Il joua pour l'injustice portée à toutes ces personnes qui ne demandaient qu'à être reconnues pour ce qu'elles étaient, qui ne cherchaient qu'un toit ou simplement un regard compatissant. A tous ces innocents qui avaient simplement fui la mort. La fin du morceau arriva avec une mélodie plus légère. Igor pensa alors à la raison de son bonheur : son entourage. Jane, Naël, ses nouveaux collègues. La boulangère et le contrôleur de train. Finalement toutes ces personnes qui lui avaient fait voir les choses différemment.

Quand il eut fini, tout le monde dans la salle applaudit. Jane, essuyant discrètement une larme, le félicita :

« C'était magnifique, je suis vraiment fière de toi !

–Merci beaucoup. Et puis tout ça, c'est aussi grâce à toi. Tu m'as conseillé et épaulé dans les moments difficiles, et ton optimisme m'épate chaque jour. Merci de partager ta joie de vivre avec moi même quand je suis bougon !

Elle rit de bon cœur puis demanda :

–Au fait, tu vas bientôt aller voir M. Binou, j'imagine ?

–Oui... ».

Naël apparut alors devant Igor et lui sauta au cou. Il le serra fort de ses petits bras, semblant ne plus vouloir le lâcher.

« J'irai le voir demain, pour lui donner ma démission.

–Tu es sûr que c'est une bonne idée, maintenant que tu as ce qu'il t'a demandé ?

–Oh que oui, et j'aurais dû le faire depuis bien longtemps. Et puis, de toute façon, ce n'est pas pour lui que j'ai écrit cette sonate. Non, c'est grâce à Naël que je l'ai composée. Et grâce à toi ».

Il attrapa alors l'enfant dans ses bras et le fit tourner dans les airs. C'était ça, le bonheur : deux compagnons, une amitié, un piano. Et donner sans rien attendre en retour.

\*

Je m'appelle Naël. C'est à peu près la seule chose qui n'a pas changé dans ma vie. D'où je viens, c'est toujours la guerre. Est-ce que mes parents sont toujours en vie ? Je n'en sais rien. Je ne les reverrai d'ailleurs sans doute jamais. Pourtant je ne regrette rien, ils ont fait ce qu'il fallait. Et je suis en vie. Arrivé ici presque par miracle, on m'a dirigé vers ce Centre pour Enfants Migrants qui s'est si bien occupé de moi. Je pense que seuls

ceux qui travaillaient là connaissent mon existence. À vrai dire, peu de personnes se soucient vraiment de nous, les sans papier. Ce qui me fait tenir debout ? Igor Kovalevski. Ses mélodies, sa compassion. Le piano. Les habitants de ce pays encore nouveau à mes yeux ont du mal à m'accepter. Même si je me sens de plus en plus chez moi ici, je serai éternellement un peu étranger à leurs yeux. Et malgré tous les efforts du monde, je sais bien qu'ils auront toujours un peu peur de moi. Mais ils n'y peuvent rien. Je sais que chez bien des gens ce sentiment farouche est inconscient. J'ai grandi mais je reste un sans papier, il ne faut pas l'oublier. Pourtant ce n'est pas leur faute. Ils ne savent pas, alors ils imaginent, ils inventent. Ils ont peur et restent sur leurs gardes pour se protéger. Malgré tout je me sens de plus en plus en paix chaque jour, avec moi-même, avec mon passé et mon avenir. Car, je l'ai compris, personne n'est responsable de cette injustice. Et je m'efforce chaque jour de continuer à y croire. Pour que tous les efforts de ma mère aient servi à quelque chose, et pour Igor Kovalevski qui fait tant pour moi. Aurai-je seulement un jour une place dans ce monde ? Je n'en sais rien. Cependant, il y a une chose dont je suis absolument certain. Je l'ai trouvée, ma place. Elle est aux côtés d'Igor, elle est dans son cœur. A tout jamais.